



Lettre de l'Abbé Général
pour Noël 2013

“Tu as brisé mes chaînes !”

Chers Frères et Sœurs Cisterciens

Les événements heureux ou douloureux de l'année écoulée, dans notre Ordre, dans les Congrégations, dans chacune des communautés, m'ont rendu plus attentif et sensible à la question de la liberté avec laquelle nous devrions vivre notre vocation.

Dans le même temps, nous nous sentons tous interpellés par le témoignage du Pape François à retrouver la ferveur évangélique, à renouveler et surtout à demander à l'Esprit Saint la disponibilité du cœur et de la vie pour suivre le Seigneur avec joie et détermination vers toutes les « périphéries » humaines dans lesquelles Jésus n'est pas encore connu et aimé. La récente Exhortation Apostolique *Evangelii gaudium* devra être pour tout l'Ordre un instrument de travail et une aide à la conversion pour comprendre comment aller au fond et au large de notre charisme avec plus de gratitude et de joie. Mais pour cela, comme pour tout, la condition est la liberté de consentir au projet de Dieu, et c'est sur cela que je voudrais méditer avec vous.

La chaîne de fer et la chaîne du Christ

Jésus-Christ est venu nous rendre libres, et vraiment libres : "Si donc le Fils vous rend libres, vous serez vraiment libres" (Jn 8,36). Que signifie être vraiment libres, c'est-à-dire libres en vérité ?

Je cite souvent à ce sujet un épisode raconté par saint Grégoire le Grand dans le troisième livre des *Dialogues*. Un ermite sur le mont Marsique, du nom de Martin, "au début, lorsqu'il alla vivre sur ce mont, (...) s'attacha le pied avec une chaîne de fer dont il fixa l'autre bout à un rocher, de sorte qu'il ne lui soit pas loisible de s'avancer au-delà de l'espace délimité par sa chaîne tendue. Ce qu'entendant, l'homme de sainte vie, Benoît (...) prit soin de lui faire dire par son disciple : 'Si tu es serviteur de Dieu, que ce ne soit pas une chaîne de fer, mais la chaîne du Christ qui te tienne'. A ces mots, sur-le-champ, Martin se défit de son entrave, mais jamais, par la suite, il n'étendit son pied devenu libre

plus loin que l'endroit où il avait l'habitude de l'étendre lorsqu'il était attaché" (*Dialogues* III,16).

Saint Benoît n'a pas dit à l'ermite Martin qu'il devait se défaire de tout lien, il ne lui a pas proposé une liberté qui soit une fin en soi : il l'a appelé au contraire à s'attacher intérieurement au Christ. La "chaîne du Christ" est un lien beaucoup plus solide qu'une chaîne de fer, et pourtant c'est un lien qui nous libère. Comment ? En mettant en action notre liberté. Pour rester attaché au Christ, c'est-à-dire pour Lui appartenir, pour être "serviteur de Dieu", l'homme ne peut pas déléguer sa liberté aux fers qui lui enserrant un pied, ni même à des lois et à des règles strictes qui le lient par la force et la peur. Pour être attaché au Christ, l'homme doit mettre en action sa liberté de consentir à son amour, de consentir à une amitié avec Lui. Contrairement à ce que prétend la mentalité dominante, la liberté humaine est vivante et mûre lorsqu'elle sait choisir d'appartenir, et lorsque ce choix est renouvelé à chaque instant, à chaque rencontre, événement ou circonstance, par la liberté et non par la contrainte. La liberté, contrairement à la chaîne de fer, est invisible, mais se manifeste dans les liens qu'elle noue et accepte, dans les liens qu'elle choisit et auxquels elle reste fidèle. La fidélité, dans tous les domaines de la vie, est une appartenance sans cesse renouvelée par notre liberté.

Pourquoi semble-t-il si difficile, dans les monastères, dans les communautés, dans les familles, dans la société toute entière, de choisir encore et toujours le lien de la fidélité ? Peut-être justement parce qu'on pense que la liberté peut naître d'elle-même, ou plutôt du néant. Les "chaînes de fer", qui souvent sont des chaînes virtuelles, sentimentales, moralisantes, sont des liens dans lesquels la liberté reste seule, sans relation. La liberté humaine au contraire est faite pour naître, croître et s'exprimer toujours au sein d'une relation personnelle, avec Dieu et avec les autres. L'homme ne peut pas être en relation avec du fer. Avec la chaîne de fer, l'ermite Martin était seul avec lui-même. La "chaîne du Christ" au contraire est la relation avec Lui, est une relation, une amitié, et dans cette relation se crée l'espace dans lequel la liberté peut vivre, s'exprimer, générer la fidélité et l'amour.

L'homme contemporain, surtout occidental, est très seul, pauvre de relations, et c'est pour cela que lui manque l'air pour donner du souffle à sa liberté, ou mieux l'eau dans laquelle la liberté peut nager et avancer au large. Et même dans de nombreuses communautés, je remarque que souvent il s'agit plus d'un groupe de solitudes additionnées que de cœurs libres dans le dialogue et la communion.

Fils de la servante du Seigneur

Un verset du Psaume 115 est pour moi une des meilleures définitions théologiques de la liberté: "Oui, je suis ton serviteur, Seigneur, je suis ton serviteur, fils de ta servante ; tu as brisé mes chaînes !" (115,16).

C'est la liberté des enfants de Dieu, une liberté libérée, une liberté donnée, une liberté pascale. Nous devenons vraiment libres quand Dieu nous donne de Lui appartenir et nous

éduque à cela dans la relation avec Lui et en Lui. Pour cela, Lui-même nous donne d'être élevés et éduqués par sa "servante", qui pour nous est Marie, qui pour nous est l'Eglise, la communauté chrétienne dans laquelle nous sommes nés par le baptême, et qui toujours nous accompagne pour nous former à la liberté des enfants de Dieu, la liberté qui se réjouit de servir le Seigneur et son dessein de salut.

La communauté dans laquelle Dieu nous appelle à Le servir, chacun selon sa vocation, est cette "école du service du Seigneur" que décrit saint Benoît dans sa Règle (RB Prol. 45). En elle la liberté est appelée à respirer et à grandir "avec un cœur dilaté", pour "courir sur la voie des commandements du Seigneur dans la douceur ineffable de l'amour" (Prol. 49). Saint Benoît nous invite à faire l'expérience de la manière dont l'obéissance libère notre liberté, en lui donnant de se dilater dans la charité de la communion avec Dieu et les frères.

Le temps de l'Avent et de Noël, comme tout le temps de l'Eglise, doit nous aider à apprendre de la Vierge Marie la véritable liberté en Christ. Marie nous apprend que la liberté est vivante quand elle consent, quand elle obéit au projet de Dieu. Qu'est-ce que cela signifie que Dieu ait un projet ? Cela signifie que, de toute éternité, Il renouvelle tout, fait toutes choses nouvelles (cf. Ap 21,5). Dieu ne peut faire que des choses nouvelles, toujours nouvelles, et Il ne peut que renouveler tout être qui existe déjà. Chaque instant de vie et d'existence qu'Il nous donne est une nouveauté. Dieu nous précède toujours dans son désir de nous conduire et de conduire l'univers à la plénitude d'un accomplissement infini.

Si nous étions conscients de cela, c'est-à-dire si nous avons ce regard de foi sur nous-mêmes et sur tout, nous vivrions dans une joyeuse espérance, dans une invincible espérance que rien ne peut confondre, parce que nous aurions la conscience que tout s'accomplira dans l'amour, dans la plénitude de la charité éternelle de Dieu.

Marie a vécu sans ombres la liberté de consentir, dans cette espérance de foi au projet de la charité de Dieu. Au moment de l'Annonciation, quel a été le premier "vœu" qu'a fait la Vierge ? Le vœu d'obéissance. Marie n'a pas d'abord pensé à la virginité, ni à la pauvreté. Elle a compris que Dieu lui demandait avant tout le consentement de sa liberté, son obéissance libre. Le Seigneur lui demandait si elle voulait consentir à sa volonté de faire toutes choses nouvelles par l'incarnation du Verbe, son Fils. Et Marie, librement, a donné à Dieu sa liberté : "Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon ta parole" (Lc 1,38). L'obéissance est une liberté donnée, et quand la liberté est donnée à Dieu, Il s'en sert pour accomplir Son œuvre, Son dessein de renouveler le monde. Ce n'est pas le pouvoir, ni la force, mais l'obéissance comme offrande à Dieu de notre liberté, qui rend la vie instrument du miracle, de l'œuvre de Dieu qui est toujours un miracle, même lorsque Il crée un brin d'herbe.

C'est cette liberté que Marie veut nous apprendre, c'est en elle qu'elle veut nous engendrer, enfants de la Servante du Seigneur, c'est dans cette liberté que veut nous engendrer la Mère Eglise. Et tout charisme dans l'Eglise, comme celui de saint Benoît et le charisme cistercien, sont essentiellement des expressions de cette maternité de l'Église à

travers lesquelles l'Esprit nous éduque à la liberté de consentir au projet de Dieu. Tout charisme est une forme d'obéissance au Saint-Esprit pour que le Christ s'incarne ici et maintenant dans le monde, pour le sauver.

Le désir d'obéir à la volonté de Dieu est l'âme vivante de la vie chrétienne, et en particulier de la vie consacrée. Tout le reste est vanité, est notre projet destiné à périr, stérilement.

Nous pensons souvent qu'avoir une foi grande signifie avoir une foi qui obtient tout de Dieu. En fait, nous admirons les saints qui par leur foi obtiennent des grâces et des miracles, et cela est aussi un aspect important de la grandeur de la foi. Mais je dirais qu'il y a un aspect plus profond de la grandeur de la foi auquel nous pensons peu : c'est que la foi la plus grande n'est pas celle qui obtient tout de Dieu, mais celle qui permet à Dieu de tout obtenir de nous.

C'est la grande foi d'Abraham, la grande foi de Marie. Abraham et Marie au fond n'ont jamais demandé beaucoup à Dieu. Leur grande foi consistait au contraire à permettre à Dieu de leur demander tout, en ayant confiance que c'était la meilleure chose pour eux et pour tous, même lorsque Dieu a demandé à Abraham de sacrifier son fils Isaac, ou à Marie d'accepter en silence la mort en croix de son Fils. A Cana, Marie n'insiste pas tellement sur ce qu'elle demande. De fait, elle ne demande rien : elle fait une constatation : "Ils n'ont pas de vin". Elle devient plus décidée en demandant aux serviteurs d'avoir l'attitude qu'elle-même vit sans cesse : "Tout ce qu'il vous dira, faites-le" (Jn 2,3-5). Elle leur apprend sa foi, sa manière de vivre la foi, qui est au fond un moyen pour obtenir tout de Dieu en permettant à Dieu d'obtenir tout de nous.

Je crois qu'ici est décrite la nature essentielle de l'obéissance monastique, qui ne devrait pas être autre chose qu'aller au fond de l'obéissance de la foi, de l'obéissance de foi qui a confiance que tout ce que Dieu nous demande est pour la réalisation de notre bien et du bien de tous. La transformation de l'eau en vin aux noces de Cana est le symbole de la manière dont la foi mise au service de Dieu conduit à la joie de tous, permet au Christ de sauver et de donner son accomplissement à la fête de la vie et de l'amour.

C'est là pour nous religieux, pour nous moines et moniales, l'essence, le cœur de notre vocation, qui est la vocation baptismale de tout croyant vécue avec priorité et radicalité, au moins dans l'intention, comme désir, comme demande. La Règle de saint Benoît nous enseigne à vivre cette radicalité mariale dans la foi obéissante qui permet au Christ de sauver la fête de la communauté humaine.

Rencontre et mission

Mais comment pouvons-nous nous éduquer à cette plénitude de vie et à la vivre avec disponibilité ?

Depuis quelques mois, je suis profondément interpellé et aidé par le récit que fait saint Paul aux Juifs de Jérusalem de sa première rencontre avec le Christ, parce qu'il y rappelle deux questions qu'il pose à Jésus : "Alors que j'étais en voyage et que j'approchais de Damas, vers midi, tout à coup une grande lumière venue du ciel m'enveloppa de son

éclat ; je tombai à terre et j'entendis une voix me disant : 'Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?' Et je dis : 'Qui es-tu, Seigneur ?' Il me dit : 'Je suis Jésus de Nazareth, celui que tu persécutes'. Ceux qui étaient avec moi virent bien la lumière, mais n'entendirent pas Celui qui me parlait. Je dis alors : 'Que dois-je faire, Seigneur ?' Et le Seigneur me répondit : 'Lève-toi, va à Damas ; là, on te dira tout ce que tu dois faire.' " (Ac 22,6-10).

"Qui es-tu, Seigneur ?"

"Que dois-je faire, Seigneur ?"

Ces deux questions sont fondamentales dans la vie. Ce sont les questions qui au fond consentent à la rencontre avec le Christ et demandent qu'elle s'imprime et s'exprime dans notre vie.

Saul de Tarse synthétise dans ces deux questions toute la morale chrétienne, qui est une question sur le "devoir faire" qui ne se sépare jamais de la question qui veut connaître Jésus-Christ, qui demande au Christ de se révéler. Le désir de connaître l'identité de quelqu'un est le désir de rester en relation avec cette personne. C'est seulement à partir de ce désir exprimé de relation, qui est substantiellement la prière qui cherche Dieu, que la question : 'Que dois-je faire ?' prend tout son sens. Elle devient alors l'expression de la disponibilité au fait que la rencontre avec le Christ change notre vie, que la foi informe et transforme la vie. Saul comprend immédiatement, éduqué comme la Vierge Marie par la religiosité juive, que toute rencontre avec le Mystère doit s'accomplir dans une obéissance, un consentement qui permet au Mystère de pénétrer dans la chair de l'existence.

"Va à Damas !"

"Que dois-je faire, Seigneur ?". Que répond Jésus à celui qui prend au sérieux sa rencontre avec Lui et demande la direction du nouveau chemin qu'il doit entreprendre à partir de cette rencontre ? La réponse de Jésus à Saul, au fond, est étrange : "Lève-toi et va à Damas. Là on te dira tout ce que tu dois faire" (Ac 22,10).

Ce Christ qui vient de se donner la peine d'apparaître à Saul dans une grande explosion de lumière, avec une sorte de violence divine, comme dans une théophanie vétérotestamentaire, qui lui parle personnellement, qui s'est révélé à lui de manière extraordinaire, ne pouvait-Il pas expliquer Lui-même à Saul ce qu'il devait faire ? Ne pouvait-Il pas révéler à Paul son chemin de manière mystique, comme Il était en train de se révéler à lui ? Il le fera aussi par la suite, mais maintenant, Saul doit être conduit à Damas et à la communauté chrétienne de Damas, avec son pauvre et simple "curé" Ananie, qui l'aidera à comprendre le chemin de sa vocation, ce que Dieu veut de lui. Et remarquez que cette communauté de Damas est la communauté que Saul, jusqu'à trois minutes auparavant, détestait de tout son cœur, tellement qu'il y allait pour la détruire. Mais Saul a besoin d'un lieu, de personnes qui lui apprennent à connaître le Seigneur Jésus qu'il persécute, qu'il n'aime pas, qu'il n'aurait jamais reconnu comme le chemin, la vérité et la vie de sa vie. Ce que Saul voulait détruire devient la voie à suivre, la règle à laquelle obéir, la compagnie par laquelle se faire accompagner afin que s'accomplisse vraiment le dessein de Dieu sur lui.

Pour moi, c'est là un des aspects les plus extraordinaires de l'événement chrétien : que le Christ choisisse ce que nous voudrions éliminer, ce qui nous dérange et nous répugne le plus, qu'Il choisisse cela comme lieu où la rencontre avec Lui devient pour nous le chemin clair et sûr de notre vie.

Pourquoi notre communauté nous paraît-elle toujours comme celle qui est pleine de défauts et pas à la hauteur de sa vocation ? Pourquoi le supérieur, les frères et les sœurs avec qui nous devons partager la vie de près, nous semblent-ils les moins appropriés à assurer notre bonheur et sont souvent les personnes avec lesquelles nous avons le plus de difficultés à vivre ensemble ?

En réalité, tout cela est comme la communauté de Damas pour Saul de Tarse. Tout cela est l'endroit où le Christ nous envoie pour donner son accomplissement à notre rencontre avec Lui, avec Lui persécuté, crucifié, pas aimé, avant tout par nous-mêmes.

Imaginez avec quelle humilité, avec quelle vénération, avec quelle contrition Saul a dû regarder la communauté de Damas après cette expérience. Avec quelle stupeur il devait se rendre compte qu'il se retrouvait plein d'affection pour ce misérable petit groupe de chrétiens que, quelques jours auparavant, il comptait détruire dans l'arrogance aveugle de son orgueil de pharisien.

C'est avec la même affection et vénération que la conscience de la rencontre avec Jésus doit nous conduire à regarder le lieu d'Eglise, le lieu de vie et de vocation que le Seigneur nous a destiné. C'est seulement ainsi que la rencontre devient chair de notre chair et que nous aussi, comme Paul, devenons apôtres, témoins de sa lumière et de sa beauté divino-humaine qui peut transformer le monde.

Si nous prenons conscience de cela, nous allons commencer à aimer tendrement toute la limitation et les limites du lieu d'appartenance auquel nous sommes envoyés, notre communauté, chacun de nos frères et sœurs, le lieu et les circonstances de notre présence et de notre mission. Nous y découvrirons le trésor de l'amitié du Christ, le rayonnement de la rencontre avec Lui qui, au commencement, était une lumière aveuglante, et qui devient grâce à cette compagnie à laquelle Il nous envoie, un nouveau regard, un regard dans lequel la présence de Jésus se révèle comme une douce lumière nous permettant de regarder tout et tout le monde avec Sa tendresse.

La familiarité avec Jésus

Nous avons vu que Jésus confie Saul au pauvre "curé" de Damas, Ananie. Ce dernier, pour le peu qu'il apparaît sur la scène du Nouveau Testament, ne devait être ni trop intelligent, ni trop courageux. Effectivement, il commence par informer Jésus sur le passé de Saul, comme si Dieu avait besoin de lui pour le connaître, et il a peur que Saul ne soit pas vraiment converti et ne vienne l'arrêter (cf. Ac 9,10-19). Ananie n'est donc ni un aigle ni un lion. Mais il y a en lui une qualité fondamentale qui l'emporte sur tous ses défauts et toutes ses faiblesses : il a une relation extrêmement familière avec Jésus. Ils se parlent comme de vieux amis. De fait, Ananie n'est pas surpris que le Christ lui apparaisse, qu'Il lui parle. Il Lui répond : "Me voici, Seigneur !" (Ac 9,10), comme s'il disait "Allo !" au

téléphone. Pour lui, Jésus est une présence familière, une présence qu'il fréquente, qui habite ses journées, sa vie quotidienne.

C'est à un homme aussi effacé, qui ne deviendra pas un des grands apôtres, missionnaires ou martyrs, que le Christ confie la conversion et les premiers pas de Paul, l'un des apôtres les plus grands, les plus féconds, les plus éclairés et intrépides que l'Eglise n'ait jamais eus. Pour progresser dans notre conversion, pour permettre à la rencontre avec le Christ de devenir pour nous un chemin de vie, ceux qui nous aident le plus sont ceux pour qui Jésus est une présence familière. Et dans ce domaine, souvent un enfant ou une mamie ont une plus grande autorité que les gens "importants".

Cela nous aide aussi à comprendre que la familiarité avec le Christ est la racine et l'essence de toute fécondité de témoignage. Paul sera grand, annoncera le Christ jusqu'aux confins du monde connu, jusqu'aux "périphéries" géographiques, humaines, religieuses, culturelles et spirituelles de son temps et de notre temps, mais il n'oubliera jamais le catéchisme existentiel de son premier maître, ou plutôt père, celui qui l'a baptisé dans la communauté de Damas. Il vivra toute sa grande mission en cultivant la familiarité avec le Christ, parce que c'est le Christ qui le premier la cultivera avec lui. Lui aussi, comme Ananie, ne sera pas surpris que le Mystère lui apparaisse pour lui dire, tout simplement, comme un ami, comme un père : "Ne crains pas, continue à parler et ne te tais pas, car je suis avec toi" (Ac 18,9-10).

C'est dans la familiarité avec le Christ que nous découvrons la force qui nous vient de sa tendresse envers nous et envers tous. C'est de là que nous aussi, nous sommes appelés à reprendre courage et confiance pour notre chemin. Parfois, vu la fragilité de nos communautés et les difficultés, souvent énormes, des situations que nous devons affronter, nous avons peur d'obéir à la mission de notre vocation. Nous avons besoin de retrouver la familiarité de la rencontre avec le Seigneur et de nous stimuler les uns les autres pour revenir à cette source. Comme les bergers de la nuit de Noël qui s'encouragent l'un l'autre : "Allons jusqu'à Bethléem pour voir cet événement que le Seigneur nous a fait connaître !" (Lc 2,15).

Dans la nuit de Noël, Dieu s'est rendu familier à l'homme, à tout homme, dans quelque situation et condition qu'il se trouve, et pour toujours. Que ce Noël nous aide à retrouver ensemble cette familiarité quotidienne avec Jésus, à nous la communiquer réciproquement avec joie et à tout vivre avec une liberté confiante et obéissante, dans la tendresse de cette expérience.

Joyeux Noël et bonne Année à tous !



*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist*